

# LYON S'AMUSE

Paul de CHANDIEU  
RÉDACTEUR EN CHEF

Journal Littéraire, Mondain, Satirique, Théâtral et Financier

Georges AUBERT

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR

RÉDACTION & ADMINISTRATION

2, Rue d'Amboise, 2

LYON

ABONNEMENTS

Lyon (un an) 12 fr. | Départements (un an) 14 fr.

On reçoit les abonnements de trois et six mois

Les Annonces sont reçues au Bureau du journal. — Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

VENTE EN GROS

2, Rue d'Amboise, 2

LYON

## SOMMAIRE

Chronique fantaisiste.....	GEORGES AUBERT
Silhouette artistique.....	G. DUMORAIZE.
L'aérocubite.....	A. SILVESTRE.
Portrait au pastel.....	PAUL DE CHANDIEU.
La Morphine.....	NIGRI.
M. Dumoraize.....	C. M.
Le Paradis des Chats.....	EMILE ZOLA.
Soirée mondaine.....	NIGRI.
Echos des Quais et des Rues.....	NIGRI.
La Modiste.....	ADRIANO.
No s Théâtres.....	GASTON.
Nouvelle artistique.....	O. FRÉVILLE.
Revue des Cirques et Casino.....	MONTALB.
Pensées des autres.....	J. VATES.
Charade, Enigme.....	LE SPYRUX.
Petite Correspondance.....	X.
Bulletin financier.....	CRISPI.
Feuilleton : Thalie.....	PAUL DUMAS.

Nous publions en feuilleton, à dater de ce jour, **THALIE**, l'ouvrage émouvant et réaliste de M. Paul DUMAS, le jeune romancier.

Cette œuvre véridique et palpitante d'intérêt, dont l'intrigue se déroule à Lyon, et qui a pour héroïne une demi-mondaine des plus en vue de notre ville, obtiendra, nous en sommes sûrs, auprès de nos lecteurs, un grand et légitime succès.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont il aura été déposé deux exemplaires dans nos bureaux de vente.

## CHRONIQUE FANTAISISTE

L'inclémence céleste semble s'apaiser et vouloir nous verser en échange de ces vilains torrents de pluie qui nous agacent, quelques rayons de ce bon soleil, qui, hélas! de jour en jour va s'éloignant de nous, jusqu'au moment où l'hirondelle légère reviendra nous annoncer le retour tant désiré du printemps.

Pauvre ville de Lyon, ensevelie l'hiver sous ton épais manteau de brouillards humides, tes trottoirs voués à la boue si ennuyeuse pour les élégantes dames de la cité, n'offriront bientôt aux promeneurs qu'un bien triste charme.

Seul le flot des affaires, toujours poussé par la tempête ambition, toujours roulé par l'éternel besoin, va s'engouffrant dans nos rues comme les vagues agitées qu'une force invisible pousse dans les passes enserées des falaises, où elles se heurtent contre la masse inébranlable des rocs qui les renvoient brisées se confondre dans l'immensité de l'Océan.

Image terrible de la vie qui nous fait ressembler à ces vagues, nous aussi qui allons nous briser la tête contre les rocs durcis de l'indifférence. Encore nous reste-t-il pour apaiser cette mélancolie quelques bonnes soirées en perspective, que nous promettent les directeurs de nos spectacles, qui veulent à tous prix nous faire oublier le foyer où souvent s'alanguit la pensée, où l'esprit s'endort, caressé, ramolli par les flegmes du *at home*.

Samedi, à la représentation de gala que donnait le cirque Continental, j'ai vu, non sans joie, que les Lyonnais n'avaient pas perdu tout goût de plaisir. La foule élégante, de jeunes hommes et de jolies femmes qui se pressaient dans l'enceinte de l'hyppodrome de la place Perrache, prouve que tout n'est pas mort dans la vieille cité de Pierre Dupont, et qu'il y a encore de beaux moments où l'on peut oublier, rire et sacrifier à ce vieux Dieu d'Amour!

Mon frère et ami Nigri, ce viveur, qui connaît sur le bout des doigts la vie de toutes les Magdeleines repentantes ou non de son siècle, et qui passe à travers leurs boudoirs sans ternir, même de la plus légère buée, l'éclat de sa ceinture d'or, nous donnera plus loin le compte rendu de cette soirée mondaine et le nom de toutes les jolies pécheresses qui s'y trouvaient.

Les autres établissements rivalisent de zèle : Cirques, Casinos, Scala, Folies-Bergère et autres folies, c'est à qui sur la grosse caisse de la réclame sonnera les plus vigoureux coups de cymbales.

Le Grand-Théâtre nous annonce prochainement l'*Arlésienne*, la pièce de Daudet, le Petit-Chose de la rue Lanterne, le poète romancier le plus exquis, le plus subtil des temps. Nous attendons impatiemment que la flamme de la rampe éclaire cette œuvre, que nous promet l'heureux Dufour, pour l'apprécier.

En vous parlant des feux de la rampe, vous avez lu sans doute dans les journaux quotidiens, narré dans toute la brutalité du fait divers, le récit de la mort de M<sup>lle</sup> Vinay, une jeune chanteuse légère qui avait fait son éducation musicale dans notre ville.

Elle est tombée, dit-on, tuée par les sifflets. Si j'étais la Patti ou bien encore M<sup>lle</sup> Jacob, je

vous dirais quel frisson j'éprouve au bruit étourdissant des bravos acclamateurs, et quel enivrement s'empare de mon être, quand la joue rosée par l'émotion, je viens saluer la foule enthousiaste, transportée qui me rappelle à tour de bras. N'ayant jamais été ni applaudi, ni appelé nulle part, j'ignore cette sensation et je n'en perçois qu'une idée incertaine.

Mais cette autre que les sifflets ont tuée, vous dira-t-elle jamais, quelle angoisse lugubre, quel sinistre serrement l'a pris à la gorge, quand ce juge capricieux, bon enfant et sévère, débonnaire et tyran, qu'on appelle le public l'a jugée au bruit mordant et strident des sifflets.

Elle était fatiguée, dit-on, et avait voulu quand même faire son devoir.

Elle a appris — leçon qui devra profiter à d'autres — qu'il n'y a pas de devoir dans la lutte, et qu'on ne doit entrer dans l'arène que sûr de la victoire, précédé du succès, ou fortement cuirassé d'indifférence.

Il est cependant des moments dans la vie où l'indifférence s'efface, où la cuirasse s'entr'ouvre devant certaines nouvelles. Quand on me parle par exemple d'un fusil perfectionné, dont on étudie en ce moment le projet au ministère de la guerre et qui serait chargé de porter plus rapidement encore la mort dans les rangs serrés des vivants, je frémis en pensant qu'il y a des gens qui passent leur vie à faire de ces découvertes.

Heureusement, jusqu'à ce jour du moins, plus on perfectionne les engins destructeurs, moins on détruit, justifiant l'adage des anciens : « *Si vis pacem para bellum.* »

Ce nom de guerre évoque toujours de si sombres souvenirs qu'on ne peut s'y arrêter sans entendre ces mots que Jules Vallès, secouant sa nière de lion irrité, jetait encore il y a si peu de temps à la face de ses concitoyens : « Guerre, c'est toi que je maudis, mère des fléaux comme des crimes. »

En voilà un qui aurait dit son mot sur la censure, la vieille qui a voulu châtrer Zola, le mâle au rut puissant; mais il ne rugit plus.

Il est vraiment odieux de songer qu'il est possible de violer ainsi la pensée, cette invisible et mystérieuse maîtresse; comme si l'on pouvait modeler le cerveau sans étouffer le tempérament, sans rompre la corde intime qui fait vibrer l'instrument dont on ne peut sans fourberie fausser la sonorité.

Tous les journaux ont porté leur appréciation sur l'homme et sur la chose.

En attendant qu'elle saute, Anastasie aura valu à Germain un prodigieux réclame qui devancera le succès qu'en attendait son auteur.

Espérons que quand le rideau se lèvera sur l'œuvre, les cisailles de la vieille sorcière seront aux riblons et qu'elle aura perdu le droit de castrage qu'elle exerce depuis trop longtemps sur les étalons qu'elle veut asservir.

Georges Aubert.

Nous publierons dans notre prochain numéro la silhouette de M<sup>lle</sup> Arcsis, l'avocat si connu de notre ville.

## Silhouette Artistique

GERBERT

*Britannique roideur et souplesse française, Droit comme un I, subtil esprit, généreux cœur, Main d'ami qui caresse ou d'ennemi qui pèse, Forme rugueuse, fond merveilleux de douceur;*

*Grand œil noir irrité qu'un fin sourire apaise, Regard d'ange, de fou, d'amoureux, de penseur, Lèvre malicieuse, où, ne vous en déplaise, Près du coin bienveillant se creuse un pli moqueur;*

*Voilà Gerbert. — L'art brille à son front, que l'éternelle jeunesse au ciel constamment bleu. — Pourquoi ce beau soleil sur nous luit-il encore?*

*Comment Paris n'est-il pas brûlé par son feu? — Gerbert est trop modeste. — Oui, publicidolâtre, C'est un timide. — Il n'a du toupet qu'au théâtre.*

G. Dumoraize.

## L'AÉROCUBITE

Quel inventeur, mes enfants, que ce satané Lenflé Dutoupet! Ce qu'il avait imaginé de choses étonnantes, ahurissantes et incongrues eût rempli quatre musées. Ses brevets n'eussent pas tenus dans le palais de Fontainebleau. Mais sa gloire,

son orgueil, son piédestal devant l'avenir, c'était certainement l'*Aérocubite*, le dernier des produits de son fécond cerveau. Pour l'*Aérocubite*, il eût donné tout le reste et aussi tout ce qu'avaient trouvé ses confrères, y compris la vapeur et l'électricité.

Toutes les découvertes ont une poétique origine. Rappelez-vous Galilée contemplant les oscillations d'une lampe d'or dans l'encens d'un sanctuaire.

Un jour, Lenflé Dutoupet aperçut dans son jardin un ballon, un ballon d'enfant qui avait franchi son mur, un ballon que l'humidité avait même déjà légèrement dégonflé, et, sur le caoutchouc détendu, une grenouille juchée et se pellessant dans une béatitude infinie, tant ce coussin s'enfonçant à demi sous elle était doux et moelleux! Lenflé Dutoupet se frappa le front, et gesticulant comme un inspiré :

— Et il y a des imbéciles qui emploient des élastiques ou des bois pliants, des ressorts à boudins et des planchettes courbées! Triples ânes! Le seul sommier, le vrai sommier, à la fois rebondissant et caressant, c'est le sommier à air enfermé. Hors celui-là, pas de salut!

L'*Aérocubite* était inventé!

II

Cet homme de génie avait une femme. Celle-ci n'imaginait rien, si ce n'est mille façons de le tromper. Charmante, d'ailleurs, M<sup>lle</sup> Lenflé Dutoupet, de son petit nom Germance; un aimable embompoint, un beau sourire, quelque chose d'avenant dans toute sa personne dont le détail vous inspirerait mille coupables pensées. Je me tais et je vous répète : charmante, M<sup>lle</sup> Lenflé Dutoupet! Son mari en était amoureux comme les autres, l'animal! et il n'était prévenance dont il ne récompensât chacune de ses perfidies, comme il convient que toujours fasse un bon mari. C'est ainsi qu'il lui offrit le premier exemplaire complet de son *Aérocubite*. Celui-là avait la forme d'un canapé, et le caoutchouc de ce ballon longitudinal était revêtu d'une étoffe magnifique, si bien qu'aucun meuble du même genre ne se présentait sous un aspect plus absolument élégant. Et, ma foi, j'aime autant vous dire tout de suite qu'on y était admirablement assis et étendu mieux encore. On le plaça dans le salon, et Madame commença d'y installer ses formes opulentes et ses poétiques rêveries. On eût dit que l'air captif qui le soulevait doucement se complaisait aux contours aimables de son individu, tant il les caressait de près, les enveloppant presque, y appliquant étroitement sa prison de satin et de soie.

Le métier de canapé d'été, la femme a d'incontestables douceurs.

III

— Vous savez bien, Arthur, que mon mari a horreur du tabac. Vite, jetez votre cigarette!

Arthur obéit et jeta sa cigarette encore allumée, qui alla rouler sous l'*Aérocubite* précisément.

Puis tous deux s'assirent sur ledit *Aérocubite*, et Arthur prit les mains de Germance, qu'il baisa avec une dévotion infinie.

Vous avez deviné déjà, n'est-ce pas mes fûtes amis, que ledit Arthur de Pamoison était fort bien avec M<sup>lle</sup> Lenflé Dutoupet. Fort bien, soit, mais comme on l'est avant la signature des traités. Or, Arthur avait juré d'en finir ce jour-là avec les préliminaires, et jamais galant d'humeur plus entreprenante ne s'était mis au flanc de sa future conquête. Germance, à vrai dire, était infiniment moins pressée que lui d'en finir avec les divins enfantillages dont la femme jouit d'autant plus qu'elle en sait le dernier mot. Aussi faisait-elle doucement la farouche, lui donnant de l'éventail sur le bout des doigts, éloignant son pied du sien, reculant son visage de ses lèvres brûlantes; jouant enfin comme il convient, la charmante comédie du consentement retardé, mais certain.

Tout à coup il sembla à Arthur que ses pieds quittaient le sol. Il en fut ravi, se disant que la situation se détendait sensiblement, et il reprit son manège persuasif avec plus d'instance encore. Il menaçait de fuir, de se tuer, de faire mille folies, et elle riait toujours, de ce rire moqueur et doux qui nous est à la fois torture et joie au cœur.

IV

— Germance, le temps fuit, ne soyez pas impitoyable.

Germance jeta un coup d'œil prudent sur la pendule, mais c'est vainement qu'elle la chercha à sa hauteur ordinaire. Promenant ses regards autour d'elle, M<sup>lle</sup> Lenflé Dutoupet aperçut de haut en bas la cheminée et tous les meubles du salon. Arthur et elle étaient à peu près au niveau du dessus des portes. Elle poussa un petit cri :

— Regardez donc, mon ami, dit-elle. Mais Arthur poursuivait impitoyablement son idée, et rien ne pouvait l'en distraire. Il priait, il suppliait, il était navrant à voir et à entendre.

Une fois pourtant, en élevant ses regards vers le ciel, pour le prendre à témoin de son martyre, il s'aperçut que Germance et lui avaient la tête à trois centimètres à peine du plafond.

— Sacrédié! fit-il à son tour.

Quelle situation, mes amis! Sur le canapé gonflé comme une outre et dont la plate-forme allait atteindre les lambris, les deux amoureux étaient juchés trop haut pour sauter sans se casser les jambes, dans l'impossibilité de sonner pour appe-

ler au secours, plus isolés et plus désespérés que des naufragés sur un roc désert!

Tout cela pour cette mauvaise cigarette mal éteinte, qui avaient allumé, sous l'*Aérocubite*, les brins fanés d'un bouquet, lesquels avait communiqué le feu aux étoupes formant le fond du canapé, lesquelles à leur tour en brûlant sans flammes avaient si fort chauffé l'air enfermé dans le meuble que l'enveloppe de celui-ci s'était développée à la façon de celle d'une montgolfière, si bien que les pauvres diables avaient l'air grimés sur le dôme d'un aérostat.

A ce moment, Monsieur rentrait.

V

Il poussa un cri abominable. Jamais mari n'avait surpris amants dans une pareille détresse. Mais il n'eut pas le temps de les voir. Le caoutchouc, où le gaz expansif était prisonnier, céda enfin et une détonation formidable retentit. Des lambeaux d'étoffe volèrent de tous côtés; Arthur, visiblement protégé par les dieux, patrons du cocuage, fut projeté dans un jardin voisin, où il s'accrocha aux branches fleuries d'un amandier rose. Germance, elle, retomba sur un excellent fauteuil, et Lenflé Dutoupet, seul, fut blessé par une lamie de caoutchouc, qui lui coupa le visage.

Aujourd'hui, Madame plaide en séparation. Elle accuse son mari d'avoir voulu la détruire, au moyen d'un truc abominable renouvelé de la *Maison du Baigneur*, et destiné à aplatir les gens contre les plafonds. Elle gagnera son procès. Le divorce est venu, et j'aurai l'honneur de vous présenter, avant peu, Mme Arthur de Pamoison. Que le sort est canaille tout de même.

Armand Sylvestre.

## PORTRAITS AU PASTEL

Joséphine la Plantureuse

Une de nos plus altières demi-mondaines et parfois la plus folle et la plus capricieuse de nos bacchantes.

Grande brune, de poitrine très opulente, de taille assez incorrecte, les yeux ronds, la bouche grosse, les lèvres relevées et sensuelles, des oreilles qui s'accroissent sans aucune modération, physionomie plus que masculine ayant tout au plus la forte beauté du peuple.

Joséphine porte admirablement la toilette; c'est une de celles qui savent le mieux s'habiller; cependant il y a dans son maintien, dans l'inclinaison lascive de sa tête, dans les regards mi-effrontés, mi-langoureux de ses prunelles glissant sous les paupières, des appels, des inflexions, des troubles, un indéfinissable je ne sais quoi qui ne permet plus de douter. A force de parler l'amour, fut-ce du bout des lèvres, l'amour imprime son stigmate. Et point n'est besoin d'être Edipe, ni absolument habitué aux hardiesses des épingleuses pour lire leur état civil sur leur front, avec un peu d'attention on arriverait à déchiffrer leur prix. Les illusions ne sont permises qu'aux amoureux de première année. Ces jeunes inexpérimentés assez infatués d'eux-mêmes pour croire en l'amour de ces femmes chez qui le corps a usé l'âme, où les sens ont brûlé le cœur et la débauche cuirassé les sentiments, qui aiment par métier non par entraînement.

Joséphine a deux instincts qui la guident dans la vie, l'instinct de l'indépendance et l'instinct de l'ordre; contradiction qu'elle harmonise le mieux du monde.

Dès les premiers beaux jours de sa jeunesse, la merveilleuse enfant comprit que si la fortune ne fait le bonheur, il est certain qu'elle y contribue.

Ea fortune, il n'y avait pas apparence que le fer à chauffer de l'héritage maternel pût la lui donner; car Joséphine n'est pas de naissance aristocratique; loin de là, ses parents étaient pauvres. — Sa mère, blanchisseuse, travaillant jour et nuit, n'avait qu'un but, faire de son enfant une honnête ouvrière, la préparer à devenir une bonne mère de famille. Malheureusement ce sont les rêves les plus chers, ceux-là même qu'on a le plus ardemment caressés et qu'on regardait comme la réalité, qui tout à coup s'évanouissent nous laissant en présence de la vérité simple et terrible.

Joséphine se sentait née pour les apothéoses de la bacchante, et comme au dur métier de blanchisseuse les illusions s'évanouissent dès la première heure et les préjugés s'effacent au contact d'une réalité brutale, Joséphine songea à jeter à tous les vents les débris d'une inutile couronne d'oranger.

C'est une Lyonnaise, elle est née rue des Maronniers. Joséphine veut que l'on taise son nom de famille; très volontiers, c'est le désir d'un cœur filial, elle voudrait épargner aux siens la honte du scandale; nous repectons le scrupule de cette femme; nous nous tairons, il serait injuste de faire supporter à ses frères et sœurs l'opprobre qui la couvre; d'ailleurs elle est assez connue, point n'est besoin de la désigner davantage.

Sa chute fut celle de toutes. Un matin qu'elle trottaït sec et dru, faisant claquer sur le granit du trottoir les hauts talons de ses petites bottines, un monsieur fort bien l'accoste; ce n'était qu'un enfant, mais une enfant vieillie par le désir de plaire.

Dès lors, elle piqua dans ses cheveux des rubans extraordinaires. Elle rajusta les plis de sa robe, elle mit son col irréprochablement blanc et laissa tomber quelquefois de ses manches une dentelle que le père ne voyait pas. Le manège dura peu; le monsieur déclara sa flamme, ce qu'attendait Joséphine, qui commençait à trouver le temps long. Du coup, elle accepta toutes les offres du vieux beau.

Un mois après, la petite blanchisseuse n'avait plus rien à envier à ces femmes qui, chaque soir, tête haute et pied ferme vont guettant l'amour, le long des rues et de brasserie en brasserie.

Toutes voiles dehors, elle s'était lancée dans le tourbillon des plaisirs mondains.

C'est aujourd'hui une des grandes constellations brillant au zénith du demi-monde. Effrénée, perlant toujours avec un sourcil gagnant avec deux sourires, on la voit se balancer le fameux tapis vert; Charbon les-Bains, Monaco la possèdent tous. Rosalie ne l'accapare pas. Vous ne Rosalie? Sous peu j'aurai l'avant présenter; pour aujourd'hui je vous dire que Rosalie possède ou toutes nos belles de nuit se vous et où on s'amuse bien inno. des louis sur parole, ne pouvant plus les poser sur la table depuis que feu M. Perraudin, le brave commissaire de police que Lyon a perdu l'an dernier, y a fait une subite apparition en annonçant de sa voix grave: « les enjeux sont saisis ».

Joséphine la Plantureuse trône parmi les divas du demi-monde lyonnais, elle a diamants et équipages, les têtes se retournent lorsque toute caparçonnée de velours, de satin et de dentelles, elle entre triomphante au théâtre les jours de première, elle entend des chuchotements mystérieux courir sur toutes les lèvres; lorsqu'elle passe, elle voit s'allumer de convoitise les regards de tous les hommes qui sont là, son œillade a encore assez de feu pour faire naître des désirs fous; mais l'heure approche où franchissant les portes sombres du temple de la vieille garde, elle devra tripler le nombre des flacons répandus sur le marbre rose de sa toilette, le maquillage devra s'accroître, les faux cheveux suppléer à ceux qui s'en seront allés au peigne de tous les alcôves et qui se sont égarés sur les divans de tous les cabinets particuliers, et alors la décadence s'annoncera d'autant plus terrible qu'elle aura été plus lente à venir.

Paul de Chandieu.

Nous publierons dans nos prochains numéros les « Silhouettes » de : Jeanne la Blonde, Annette Bassin, Jeanne Clair-de-Lune, Henriette Kallou, Ma Mère m'Attend, Marie Gratton, Céline Decurtil, Berthe l'Amazone, Juliette la Suave, Jeanne Commerce, Clémentine Sardine, Caro, Maria l'Auvergnate, la Petite Lucie, Alice la Blonde, Jeanne Printemps, Ida et Adèle Ténor.

## LA MORPHINE

Drôle de mot que les calembouristes traduiraient ainsi « Mort-fine », ils n'auraient pas tous les torts, messieurs les calembourdistes.

Oh! la terrible, l'abominable chose et

qu'un volontairement accompli en introduisant dans la vie... Cette exécration drogue, sur laquelle on s'est jeté avidement, qui, pour quelques minutes d'oubli, de bien-être ou de torpeur, tue impitoyablement, par la plus affreuse des morts; la mort qui ronge et qui chasse la vie parcelle par parcelle, comme pour faire durer la souffrance plus longtemps et la rendre plus énergique, le poison à incubation lente mais sûre, qui, sous des dehors trompeurs allèche ses victimes par un semblant de volupté ou de béatitude, avilissent, vieillit avec une implacable vigilance, et finalement après s'être infiltré goutte par goutte, fait passer ses victimes par tous les degrés de la décrépitude et les tue lorsqu'elles n'ont plus qu'un éclair de vie, un atôme d'intelligence.

Les femmes, qui se moquent de mourir pourvu qu'elles soient belles et séduisantes, éloigneraient d'elles ce fléau, qu'aucune allégorie ne saurait assez abominablement représenter, ce produit infernal, si elles savaient combien il nuit à leur beauté et à leur splendeur. Il commence par amollir peu à peu, il affadit le teint, détend la peau, qui devient flasque et grise, enlève tout leur éclat aux yeux et donne à la physionomie une expression d'hébétéisme extraordinaire. Et cela se produit avec une rapidité telle qu'on ne s'en aperçoit que lorsqu'il n'est plus temps d'y remédier.

Les femmes qui s'adonnent à la morphine se flétrissent aussi vite que des roses sur lesquelles on laisserait tomber un corosif. Certes, je me garderais bien de vous dire, joyeuses lectrices, que vous n'êtes pas adorables, suaves, exquises, idéalement jolies, mais vous avez dû le remarquer vous-mêmes, lorsque vous vous épanchez dans le sein de ce confesseur terrible, le miroir, vous devenez de plus en plus pâles.

Vous êtes affreusement blêmes et la poudre de riz ne vous sert plus qu'à dissimuler les rayons bleuâtres qui courent sur votre peau.

Vous avez voulu demander à la répugnante morphine de vous rendre plus capiteuses, plus ardentes, plus passionnées, plus vibrantes, à l'aide de la hideuse petite aiguille qui a l'air d'un dard de vipère, ce bijou secret, ce mystérieux instrument qui au fond de votre poche s'ennuie dans un rose, vous vous êtes guéries des chagrins et des chagrins de l'heure prévenez tué momentanément le mal qui vous envahissait, sans se douter que vous glissiez avec l'empoisonnante vers la grande

presque plus que des poupées d'une fragilité, qu'un rien, qu'un souffle, qu'un soupir pourrait briser.

Voilà, elle s'éteint, votre piédestal est miné et prêt à s'écrouler.

Vous êtes des marionnettes que la Névrose seule agit, et l'époque est proche où vous n'aurez même plus de nerfs.

Et alors ce sera la chute, le gouffre, l'abîme, l'engourdissement général, le détraquement fatal, la fin des fins, le néant.

L. Sombard.

A. M. DUMORAIZE

Oui, nous savons prouver qu'il est français, le rive En dépit des chagrins, nous l'aimons, et ma foi N'est-ce pas le seul bien difficile à proscrire ? Donc, vive la gaité franche et de bon aloi.

Avec plaisir, l'esprit accepte son empire, L'anui, pour un instant, cède à sa douce loi, C'est le défi vif d'un sort mauvais attire Et ne sort pas toujours vainqueur de ce tournoi.

Mais nous aimons aussi le beau masque du drame Qui fait souffrir le cœur et sait élever l'âme Profondément humain, vrai, moral et puissant.

Ce roman douloureux, votre art nous y fait croire Et vous savez si bien le traduire en histoire Que Lyon populaire en est reconnaissant.

C. M.

PARADIS DES CHATS

Une tante m'a légué un chat d'Angora qui est bien la bête la plus stupide que je connaisse. Voici ce que mon chat ma conté, un soir d'hiver, devant les cendres chaudes :

J'avais alors deux ans, et j'étais bien le chat le plus gras et le plus naïf qu'on peut voir. A cet âge tendre, je montrais encore toute la présomption d'un animal qui dédaigne les douceurs du foyer. Et pourtant que de remerciements je devais à la Providence pour m'avoir placé chez votre tante ! La brave femme m'adorait. J'avais au fond d'une armoire, une véritable chambre à coucher, coussin de plume et triple couverture. La nourriture valait le couler ; jamais de pain, jamais de soupe, rien que de la viande, de la bonne viande saignante.

Et bien ! au milieu de ces douceurs, je n'avais qu'un désir, qu'un rêve, me glisser par la fenêtre entr'ouverte et me sauver sur les toits. Les caresses me semblaient fades, la mollesse de mon lit me donnait des nausées, j'étais gras à m'en écrouler moi-même. Et je m'ennuyais tout le long de la journée à être héréux.

Il faut vous dire qu'en allongeant le cou j'avais vu de la fenêtre le toit d'en face. Quatre chats, ce jour là, s'y battaient, le poil hérissé, la queue haute, se roulant sur les ardoises blanches, au grand soleil, avec des jurements de joie. Jamais je n'avais contemplé un spectacle si extraordinaire. Dès lors, mes croyances furent fixées. Le véritable bonheur était sur ce toit, derrière cette fenêtre qu'on fermait si soigneusement. Je me donnais pour preuve qu'on fermait ainsi les portes des armoires, derrière lesquelles on cachait la viande.

J'arrêta le projet de m'enfuir. Il devait y avoir dans la vie autre chose que de la chair saignante. C'était la Piroccone, l'Idéal. Un jour, on oubli de pousser la fenêtre de la cuisine. Je sautai sur un petit toit qui se trouvait au-dessous.

Que les toits étaient beaux ! Des larges gouttières les bordaient, exhalant des senteurs délicieuses. Je suivis voluptueusement ces gouttières, où mes pattes enfouaient dans une boue fine, qui avait une teinte et une douceur infinies. Il me semblait que je marchais sur du velours. Et il faisait une bonne chaleur au soleil, une chaleur qui fondait ma graisse.

Je ne vous cacherais pas que je tremblais de tous mes membres. Il y avait de l'épouvante dans ma joie. Je me souviens surtout d'une terrible émotion qui faillit me faire culbuter sur les pavés. Trois chats, qui roulaient du faite d'une maison, vinrent à moi en miaulant affreusement. Et comme je défailais, ils me traitèrent de grosse bête, ils me dirent qu'ils miaulaient pour rire. Je me mis à miauler avec eux. C'était charmant. Les gaillards n'avaient pas ma stupide graisse. Ils se moquaient de moi, lorsque je glissais comme une boule sur les plaques de zinc, chauffées par le grand soleil. Un vieux matou de la bande me prit particulièrement en amitié. Il m'offrit de faire mon éducation, ce que j'acceptai avec reconnaissance.

Ah ! que le mou de votre tante était loin ! Je bus aux gouttières, et jamais lait sucré ne m'avait semblé si doux. Tout me parut bon et beau. Une chatte passa, une ravissante chatte, dont la vue m'emplit d'une émotion inconnue. Mes rêves seuls m'avaient jusque-là montré ces créatures exquises dont l'éclat

adorables souplesses. Nous nous précipitâmes à la rencontre de la nouvelle venue, mes trois compagnons et moi. Je devançaï les autres, j'allais faire mon compliment à la ravissante chatte, lorsqu'un de mes camarades me mordit cruellement au cou. Je poussai un cri de douleur.

— Bah ! me dit le vieux matou en m'entraînant, vous en verrez bien d'autres.

III

Au bout d'une heure de promenade, je me sentis un appétit féroce.

— Qu'est-ce qu'on mange sur les toits ? demandai-je à mon ami le matou.

— Ce qu'on trouve, me répondit-il docilement. Cette réponse m'embarassa, car j'avais beau chercher, je ne trouvais rien. J'aperçus enfin dans une mansarde, une jeune ouvrière qui préparait son déjeuner. Sur la table, au-dessous de la fenêtre, s'étalait une belle côtelette, d'un rouge appétissant.

« Voilà mon affaire », pensai-je en toute naïveté. Et je sautai sur la table, où je pris la côtelette. Mais l'ouvrière, m'ayant aperçu, m'asséna sur l'échine un terrible coup de balai. Je lâchai la viande, je m'enfuis, en jetant un jargon effroyable.

— Vous sortez donc de votre village ? me dit le matou. La viande qui est sur les toits est faite pour être désirée de loin. C'est dans les gouttières qu'il faut chercher.

Jamais je ne pus comprendre que la viande des cuisines n'appartint pas aux chats. Mon ventre commençait à se fâcher sérieusement. Le matou acheva de me désespérer en me disant qu'il fallait attendre la nuit. Alors nous descendrions dans la rue, nous fouillerions les tas d'ordures. Attendre la nuit ! Il disait cela tranquillement, en philosophe endurci. Moi, je me sentais défaillir, à la seule pensée de ce jeûne prolongé.

IV

La nuit vint lentement, une nuit de brouillard qui me glaça. La pluie tomba bientôt, mince, pénétrante, fouettée par des souffles brusques de vent. Nous descendîmes par la baie vitrée d'un escalier. Que la rue me parut laide ! Ce n'était plus cette bonne chaleur, ce large soleil, ces toits blancs de lumière où l'on se vaudrait si délicieusement. Mes pattes glissaient sur le pavé gras. Je me sauvais avec amertume de ma triple couverture et de mon coussin de plume.

A peine étions-nous dans la rue que mon ami le matou se mit à trembler. Il se fit petit, petit, et fila sournoisement le long des maisons, en me disant de le suivre au plus vite. Dès qu'il rencontra une porte cochère, il s'y réfugia à la hâte, en laissant échapper un roulement de sati facton. Comme je l'interrogeais sur cette fuite :

— Avez-vous vu cet homme qui avait une hotte et un crochet ? me demanda-t-il.

— Oui.

— Eh bien ! s'il nous avait aperçus, il nous aurait assommés et mangés à la broche !

— Mangés à la broche ! m'écriai-je. Mais la rue n'est donc pas à nous ? On ne mange pas, et l'on est mangé ?

V

Cependant, on avait vidé les ordures devant les portes. Je fouillai les tas avec désespoir. Je rencontraï deux ou trois os maigres qui avaient traîné dans les cendres. C'éte alors que je compris combien le mou frais est succulent. Mon ami le matou grattait les ordures en artiste. Il me fit courir jusqu'au matin, visitant chaque pavé, ne se pressant point. Pendant près de dix heures, je reçus la pluie, je grolotais de tous mes membres. Maudite rue, maudite liberté, et comme je regrettais ma prison !

Au jour, le matou, voyant que je chancelais :

— Vous en avez assez ? me demanda-t-il d'un air étrange.

— Oh ! oui, répo dis-je.

— Vous voulez rester chez vous ?

— Certes, m'asséna ment retrouver la maison ?

— Venez. Ce matin, en vous voyant sortir, j'ai compris qu'un chat gras comme vous n'était pas fait pour les joies après de la liberté. Je connais votre demeure, je vais vous mettre à votre porte.

Il disait cela simplement, ce digne matou. Lorsque nous fîmes arrivés :

— Adieu, me dit-il, sans témoigner la moindre émotion.

— Non ! m'écriai-je, nous ne nous quitterons pas ainsi. Vous allez venir avec moi. Nous partagerons le même lit et la même viande. Ma maîtresse est une brave femme.

Il ne me laissa pas achever.

— Taisez-vous, dit-il brusquement, vous êtes un

sot. Je mourrais dans vos tiédeurs molles. Votre vie plantureuse est bonne pour les chats batarde. Les chats libres n'achèteront jamais au prix d'une prison votre mou et votre cousin de plume... Adieu.

Et il remonta sur ses toits. Je vis sa grande silhouette maigre frissonner d'aise aux caresses du soleil levant.

Quand je rentraï, votre tante prit le martinet, et m'administra une correction que je reçus avec une joie profonde. Je gonflai largement la volupté d'avoir chaud et d'être battu. Pendant qu'elle me frappait, je songeais avec délices à la viande qu'elle allait me donner ensuite.

VI

Voyez vous, — à conclu mon chat, en s'allongeant devant la braise, — le véritable bonheur, le paradis, mon cher maître, c'est d'être enfermé et battu dans une pièce où il y a de la viande.

Je parle pour les chats. Emile Zola

Soirée Mondaine

AU CIRQUE CONTINENTAL

Le Cirque Continental offrait, samedi, au public lyonnais une soirée des plus attrayantes.

Tout le public élégant s'y est rendu, les premières étaient littéralement bondées — heureuse M<sup>me</sup> Léon — il eût été impossible au spectateur retardataire de trouver place ailleurs que dans les couloirs.

Le clou de la soirée était la marche en vélocipède de Jock, l'éléphant prodige !

Oui prodige !!! trois fois prodige, les éléphants de l'étonnant Sam Lockart !

Mais ce qui m'intéresse, ce ne sont pas les éléphants, moi qui ne vais au Cirque que pour y admirer du monde v'lan, lorgner un joli minois ou me pâmer devant un chiffon.

Vous dire si j'ai été servi à souhait est complètement inutile, vous en jugerez vous-même, ami lecteur, en lisant attentivement ce qui va suivre.

Veillez donc vous asseoir dans votre meilleur sofa, et vous, mignonne lectrice, dont je vois d'ici s'ouvrir le grand œil de la curiosité féminine, abandonnez-vous mollement dans les bras de la plus douce de vos bergères, et reportez-vous par la pensée au Cirque Continental.

Les couloirs sont bondés, tout un essaim de jolies femmes bourdonne autour de nous dans les toilettes les plus diverses, ce qui ne contribue pas peu à nous les faire remarquer.

Je vous présente d'abord une des doyennes de Cythère :

M<sup>me</sup> la baronne de Saint-Ouin, majestueusement drapée dans une magnifique visite marron en velours frappé garnie de renard bleu. Le chapeau est assorti à la toilette.

Elle est entourée de Félicie Bau... , une brune vive et piquante qui porte allègrement 36 printemps et un manteau gris pe lé ; d'une autre non moins jolie brune qui a fait jadis partie du cadre d'ornement sur une de nos scènes.

Vous la reconnaitrez à son petit nez qu'un violent coup de vent a retroussé alors qu'elle était encore bien jeune. Si vous noircissez son visage, vous auriez la plus jolie tête de Nubienne qu'ait jamais revé le grand Veronèse.

Joséphine la Plantureuse en costume beige, corsage ouvert sur un plastron satin bleu clair qui laisse entrevoir une jaquette d'astrakan, chapeau Vainqueur.

Jeanne Confort, en jolie toilette fantaisie. Annette Bassin, costume beige Waldemar, corsage ouvert sur un plissé Chantilly crème du plus gracieux effet, capote parisienne bleu saphir.

Marie Gratton, en noir et jais, manteau vigogne broché.

La duchesse de Bordeaux, toute de noir vêtue, très riche toilette satin noir et panache.

La toute révéuse Jeanne Clair-de-Lune, également en noir plus noir encore que ses yeux, tranchant sur le ton alabâtre de son visage.

Victorine Boudet, en lainage bleu d'Inde.

Marie Brut, fantaisie lainage tonkiné rouge, portait de fort belles boucles turquoises et diamant.

La somptueuse Anna Perrin étrennait une jolie toilette vert Provence brochée.

Marie Bourgoïn, en noir et jais, chapeau Ram-bouillet, orné du pigeon symbolique.

Ida Tenor, en fantaisie, chapeau Renaissance.

Adèle, en grenadière et dentelles, pélerine ours noir.

Louise Egraz, en fantaisie, jaquette havanna.

Marguerite Chavillon, en noir, à crevé blanc sur le devant.

Adèle B... , satin et laine, toujours très distinguée.

Céline De-curtill, en beige.

La jolie Antonia, toilette simple, mais de bon goût, paraissait un peu dépaillée.

Citons encore Jeanne Perrin, les deux petites amies de Jeanne Clair-de-Lune, Marguerite Gonthier, etc. ; Et un grand nombre d'élégants cavaliers, en un mot, le dessus du panier, la crème du pschutt, public amuseur favori des premières à sensation, toujours en avant quand s'agit de paraître et de tuer agréablement le temps, en attendant que le temps nous tue !

Nigri.

ECHOS DES QUAIS ET DES RUES

Jeanne Perrin se trouvait indisposée mardi dernier, aussi n'a-t-elle pu venir au Cirque Continental admirer les exploits aériens de miss Olga et Kaira, les fameux papillons noir et blanc et les célèbres sauts du jockey de New-York.

Anna était chargée de faire part aux petites amies de la légère indisposition de sa sœur ; nous disons légère, car pas plus tard que vendredi nous avons aperçu chez Berthoux ces deux horizontales festoyant en joyeuse et galante compagnie.

Vous ne l'auriez pas trouvée ?

Quoi donc !

Le veston de la Pompière, disparu mercredi dernier.

Cette vierge folle prétend être victime d'un odieux vol.

Comme je termine, on m'apprend que c'est une des nombreuses créancières de cette belle de nuit, qui ne pouvant être soldée, s'est payée de ses propres mains en s'appropriant veston et contenu.

Quelle était donc la gracieuse enfant qui, mercredi dernier, à 2 heures du matin, au Café Egyptian, salle du billard, mordait à si belles dents dans une sandwich ? Nous serions heureux de connaître, cette belle brune, dont les yeux seuls que voilent de grands cils bruns inspireraient un poème à notre collaborateur Léo Ripo, et un si joli portrait au pastel à notre rédacteur en chef Paul de Chandieu.

Juliette la Suave, cette grande artiste de l'amour, dont les échos se renvoient encore les exploits galants et qui subitement avait disparu, vient de faire sa réapparition dans notre ville.

C'est au Café Egyptian où la belle est venue jouer au caissier impassible et sévère. C'est là, qu'également la petite Algérienne, qui pendant très longtemps a fait les délices des Jacobins, a pris tablier et sacoche.

La charmante figurante du Casino, aux formes si plantureuses, qui réporid au nom de Franc... est devenue une de nos plus élégantes épinglées. Qui se souvient des débuts de cette belle petite, ne pourrait en croire ses yeux.

On nous dit qu'elle pense sous peu abandonner les planches, et de ce fait, les regards admirateurs qui, chaque soir, se dirigent sur elle ; seulement, on nous donne cette nouvelle sous toutes réserves.

Vous connaissez, n'est-ce pas ? une princesse du turf, sortie un beau jour d'une écorce de blanchisseuse ? Elle a nom Cloco ! Comment la chose se fit, je ne sais guère ; je ne crois pas aux fées niaux talismans. Si vous cherchez bien, du reste, vous trouverez comme moi, la clef de cette magie ; car, la chrysalide a eu beau crever son coçcon, le papillon qui en est sorti n'est pas d'espèce rare et l'on peut voir encore le ver sous les ailes dorées.

Feuilleton du LYON S'AMUSE

THALIE

Par PAUL DUMAS

Les yeux hagards, horriblement pâle, une jeune femme arriva, au travers de la foule qu'elle poussait violemment sur le quai de la gare de Lyon-Perrache.

Un instant, elle s'arrêta, tout près du train rapide de nuit qui déjà partait, haletant, lent encore.

Ses bras, tout à coup, se tendirent vers quelqu'un trop loin d'elle ; un cri déchirant, strident, le plus affreux qui sortit jamais d'une poitrine humaine :

— Emile !... Et l'inconnue s'affaissa, les bras étendus, laissant voir sous sa pelisse fourrée entr'ouverte, ses épaules nues, sa simple chemise et sa robe noire mal attachée. Un long murmure s'éleva, — ce murmure des foules émuës, fait de questions curieuses, d'appels pressants, d'exclamations des femmes, d'offres charitables. — On entourait la malheureuse. Une vieille dame courbée vers elle élançait d'eau son front, une autre soulevait sa pauvre tête aux yeux douloureusement fermés. « Pauvre femme !... Pauvre femme !... »

— Tiens, me voilà ! C'est moi, Juliette, me voilà ! Chérie, je ne partirai pas, jamais plus, je te le promets.

Elle rouvrit les yeux. Et quand elle aperçut près d'elle au milieu du groupe épais des assistants, l'homme qui maintenant la soutenait, ses bras alanguis eurent la force de prendre sa tête brune en pleins cheveux, et de l'attirer vers elle.

— Oh ! ne pars plus ! ne pars plus ! disait-elle d'une voix faible. Ne pars plus ! ne pars plus !... Et ces seuls mots sortaient tremblants de ses lèvres décolorées.

Il la prit résolument dans ses bras et l'emporta avec des caresses, des mots tendres et des sanglots.

Quand il l'eut placée dans un fiacre, derrière les vitres sales et bruyantes sous la pluie qui les fouettait, Emile Richard attira sa femme sur sa poitrine, et il couvrit de baisers tout son visage, ses beaux yeux cerclés de noir où les larmes avec la vie commençaient à revenir, et ses lèvres qui se rosèrent, bégayant toujours : « Ne pars plus, mon chéri ! ne pars plus !... » Il la réchauffait tendrement dans ses bras, serrait, sur elle, sa fourrure, avec une peur enfantine de trop toucher cette chair nue et frissonnante et de lui faire mal.

— Tu souffres, ma mignonne ? Tu souffres !... Pardon, oh ! pardon ! disait le mari. Je ne partirai plus ! Je ne sais pas... que tu pouvais en mourir... Ces cahots te font mal, pas vrai, mignonne ? Doucement, bien doucement... Et, la tête à la portière, il parlait au cocher d'une voix suppliante. Puis, revenant vers Juliette :

— J'étais fou, vrai, j'étais fou ! Toute la journée, — tu sais, depuis ce matin, quand tu pleurais, que tu avais ton noir, — j'ai couru seul, par tout Lyon. J'allais, comme ça, devant moi, m'excitant par des paroles méchantes : « Je m'embête ! je m'embête ! Ma femme est ceci, ma

femme est cela... Oui, tiens, je te l'avoue, je t'ai injuriée, toi, ma chérie, ma bien-aimée, mon adorée ! J'étais un coquin, n'est-ce pas ? Je ne comprenais pas, — je n'avais plus ma raison, — je ne comprenais pas qu'une femme pût avoir comme ça des noirs ! Tu pleures ta mère ! C'est tout naturel, hein, n'est-ce pas ? Eh bien, je ne comprenais pas ça, moi qui ai perdu la mienne ! Un moment, je me suis trouvé à Perrache, dans la gare, je ne sais comment... J'étais colére, j'étais stupide, j'engageais. « Je partirai ! je partirai ! Tant pis pour elle ! » J'ai eu le cœur de penser ça ! Mais une sorte de remords me pousant, j'ai voulu t'avertir. Alors je t'ai envoyé un adieu... une lettre... J'entends ce papier froissé dans ta poche... Enlève ce papier, mignonne. Enlève-le, il me fait honte ! — Tiens, le voilà en pièces... Allez ! par la fenêtre, vilain papier ! — Et regarde combien j'étais méchant ou naïf ! Je te disais que je parlais dans cinq minutes, uniquement pour t'empêcher de venir me chercher. Tu ne m'as pas cru, tu es venue tout de suite, pauvre petite, tu m'as trouvé. Quand je t'ai vue, blanche comme tu étais, et puis quand j'ai entendu ton pauvre cœur brisé m'appeler, j'ai reçu ma honte en pleine figure ! j'ai vu que j'étais lâche ! Où serais-je allé pour trouver une compagne comme toi, chérie, ma bonne, ma seule compagne à moi, pauvre diable, tout seul dans la vie ? Oui, oui, diable allais-je donc ? J'avais pris mon billet pour Paris... Pourquoi Paris ? Est-ce que je savais ? Mais quand je t'ai vue, sur le quai, pauvre petite, désolée, désolée sans personne, eh bien, — le train était en marche, n'est-ce pas ? — ça n'a rien fait, j'ai sauté du wagon, carrément, et j'ai couru vers toi ! Et me voilà, maintenant, me voilà ! Bats-moi, dis-moi que je suis un chenapan, un vaurien, un lâche ! je mérite tout ! Dis-moi tout ! Mais va, je t'adore, je t'adore !

Le repentir de cet homme l'étonnait, et les paroles sortaient pressées, entrecoupées de baisers et

de larmes rentrées. Juliette, ses grands yeux noirs fixés sur lui, répondait à mi-voix :

— Qu'importe !... qu'importe ! Tu es là... je te tiens... tu restes avec moi... !

Un instant le mouvement de la voiture l'incommoda. Elle porta la main à son cœur qui battait avec violence.

Arrêtez ce cheval, dit-elle, près de s'évanouir de nouveau. Emile, fou de douleur et d'inquiétude, cria de toutes ses forces :

— Arrêtez là, tout de suite ! Ils étaient sur le quai du Rhône. La pluie cessait. Un bec de gaz tout proche éclairait vivement l'intérieur du fiacre. Juliette était encore si pâle que son mari en eut un frisson. Il ouvrit la portière :

— Tu veux de l'air, n'est-ce pas ? Qu'as-tu ?

— Tiens, c'est là... Touche comme ça bat ! Ça me fait mal là comme si on me déchirait.

Et elle prenait à son mari la main, pour la poser sur sa poitrine palpitante.

Il se taisait inquiet, honteux, impuissant.

— Ça se calme, je suis mieux, fit-elle.

Elle eut un sourire...

Lui, criant au cocher de partir, et au galop, se pencha d'un brusque élan sur elle ; et leurs lèvres unies ne se détachèrent pas tant que dura la course de ce fiacre, où les reprit le vertige d'un amour acharné.

Pour monter, rue Terme, leurs trois étages, Juliette s'accrocha au bras de son mari. Elle le sentait là, son cher vaincu, elle le ramenait prisonnier ! Et, fière de cette conquête insérée, elle se raidissait contre la lassitude qui maintenant la prenait aux jambes, à la tête, lui donnant, dans cet escalier noir, des éblouissements où dansaient devant elle, fantastiquement enlacsés, des milliers de cercles dorés.

Emile disait :

— C'est étrange ! Il me semble qu'il y a des années que je ne t'ai eue ainsi, chère âme,

(A suivre.)

Noble dame Lucie Matelot se prépare à rejoindre, à Paris, le rajha que...

On annonce des merveilles d'élégance et de richesse qu'une de nos meilleures faiseuses de confection...

Une société en commandite vient d'être constituée entre gentes Marie, dont le grain de beauté...

Damoiselle Jeanne la Lyonnaise, — vous connaissez, n'est-ce pas? — vit et dort, en toute sécurité...

Gracieuses damoiselles Adèle et Ida Ténor manqueront, cet hiver, à nos fêtes. Le ciel clément...

On ne s'aborde plus guère aujourd'hui sans causer de soi — notre siècle étant la fatuité même...

Aperçu, mardi, dans une stalle du Cirque Continental, une dame de marque; oeil trop vif, nez droit...

On ne parle, dans le monde de la haute noce, que de la rentrée de demoiselle Adèle Brun. On se souvient...

Damoiselle Berthe l'écuyère (ne pas confondre avec son homonyme Berthe l'amazone) vient de planter la crémillère dans ses nouveaux appartements...

Est-ce un plaisir que d'attendre? ou l'émotion qu'elle fait éprouver est-elle une souffrance? Nous le demandons à petite jouvencelle Jeanne et à son amie Olympe...

Damoiselle Francine, grande sœur, et gentes jouvencelles Lucie, petite sœur, débarquaient vendredi soir, à Perrache, par le train de Bourgoin. On affirme que les deux voyageuses, encore toutes de noir vêtues (et en cela elles remplissent un vœu)...

Le plus ardent désir de Jeanne la blonde, la délicieuse Hèbe aux yeux couleur de saphir pâle, qui verse l'ambrosie à la brasserie Nély, serait d'avoir un bouidoir bien capitonné ou, pendant l'hiver, qui s'annonce rigoureux, de chauds tapis...

Nul doute que votre rêve ne soit sous peu réalisé, belle blondinette. Votre petite frimousse est trop affriolante pour n'être pas vite remarquée.

Un de nos jeunes amis, grand coureur de bouidoirs, est fort intrigué par la présence dans un petit établissement de notre ville — situé rue de la... — d'une fort jolie blonde dont il ignore le nom et la naissance.

Vous la reconnaîtrez à ce signalement: grande, tête vaporeuse, grands yeux d'odalisque, épaules larges, taille d'une extrême finesse, mourant sur des hanches d'appétissante rondeur.

Ces deux aventuriers avaient découvert le moyen d'exploiter plusieurs maisons de confections de notre ville, en commençant par les grands magasins A la Ville de Lyon, et de se faire livrer des costumes payables chez une personne dont elles s'étaient en commun appropriées le nom.

Elles paraissent donc toutes deux dernièrement en police correctionnelle, pour s'être entendues condamner chacune à quatre mois de prison et cent francs d'amende.

Nous ne voulons pas donner le coup de pied de l'âne à ces deux cigales; nous espérons que la leçon leur vaudra un fromage, comme au corbeau de la fable.

Les bouidoirs de Saint-Paul sont d'ailleurs, pendant l'hiver, fort propices à la méditation! Nigri.

LA MODISTE

Tin, tin, tin... Le carton sous le bras, fredonnant un refrain à la mode, la voyez vous passer la fillette leste et hardie, mutine et fieuse, faisant tinter gaiement le haut talon de sa bottine sur l'asphalte sonore.

Elle est fine et sèrrée, le bataillon des mutines ouvrières, brunes, blondes, rousses, dont les petites mains habiles froissent adroitement les dentelles, tissent légers ou prennent pour des toiles d'araignées, et fleurissent si gentiment les chapeaux. D'un rien, elles savent faire quelque chose de très coquet; d'une chose coquette déjà, elles font une merveilleuse parure.

Qu'est-il au monde de plus charmant et de plus gracieux qu'une modiste?... Il est épais et serré, le bataillon des mutines ouvrières, brunes, blondes, rousses, dont les petites mains habiles froissent adroitement les dentelles, tissent légers ou prennent pour des toiles d'araignées, et fleurissent si gentiment les chapeaux. D'un rien, elles savent faire quelque chose de très coquet; d'une chose coquette déjà, elles font une merveilleuse parure.

Elle est gentille et gracieuse, la modiste, mais c'est une petite tête folle qui s'exalte bien vite... Elle se gise au froufrou des étoffes froissées, aux parfums pénétrants de l'opopanax, du musc et du patchouli... Ses grands yeux limpides, si timides, ont des éblouissements à la vue des diamants et des perles scintillantes aux vitrines des bijoutiers. La coquette nait en elle, irrésistible et elle envise ces femmes qu'elle voit passer, hautaines, dédaigneuses, arrogantes, mais radieuses d'élégance, superbes d'insouciance, qui, sans le voir l'éclaboussent de leur luxe. Son imagination excitée par la lecture d'innombrables romans évoque en elle les mystérieux splendours d'un bouidoir déli-cieux, capitonné de satin, où chaque meuble est imprégné d'un parfum étrange, capiteux et troublant... Elle rêve une vie de luxe, de richesses, de folles fantaisies toujours satisfaites et aussitôt le démon tentateur vient lui chuchoter à l'oreille: « Tu n'as qu'à vouloir pour pouvoir... » Elle hésite, mais son hésitation est de courte durée... Sa résolution est bientôt prise... Elle est au bord de l'abîme... sans s'en rendre compte, elle y plonge un regard vainqueur... et c'est avec une volupté étrange qu'elle s'y laisse tomber... Adriano.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

main de maître, avec sa poésie mystique, sa rêverie délicate, sa couleur exquise. Mais quand le maître, brisant les liens qui le rivent à ces choses demi-terrestres dont il a le secret, et dont il n'aurait dû jamais sortir, veut s'élever jusqu'à grand opéra, je le prise beaucoup moins, tout en lui reconnaissant d'incontestables qualités mélodiques, appréciées d'ailleurs universellement. C'est un faiseur d'opéra-comique, de traductions, si vous voulez, ce n'est pas un compositeur de cet opéra proprement dit, qu'ont illustré Meyerbeer, Rossini, Weber, Gounod. Je cite ce dernier qui, en apparence, chevauche sur les deux genres, et qui, en réalité, demeure dans la ligne grandiose de Faust, soit qu'il produise *Mireille*, soit qu'il nous donne *Roméo*, des opéras, quoiqu'on en dise. Il est vrai qu'on lui doit aussi le *Médecin malgré lui*. Qu'importe! Est-ce là son *fait accompli*? N'y voyons que l'amusement passager d'un immense artiste appelé, par le fait même de son tempérament colossal, à enfanter des ouvrages plus relevés; Corneille et Racine se sont offerts ce dévouement, le premier dans le *Menteur*, le second dans les *Plaideurs*; ceux-là ont brillamment réussi. Je ferai remarquer pourtant, en ce qui regarde l'auteur du *Cid*, que son *Menteur* est conçu très largement, qu'il tourne au tragique et finit par affecter des proportions véritablement épiques. En somme, j'admets difficilement que le génie d'un homme, si considérable qu'il puisse être, embrasse avec un succès égal plusieurs choses différentes; cela me paraît aussi peu chanceux que de courir à la fois deux lieues. Le cas échéant, on risque de ne rien attrapper; on en manque un, du moins. Et c'est ce qui arrive à Thomas comme à tant d'autres. Au surplus, que les imperfections d'*Hamlet* lui soient légers. On peut lui pardonner en faveur des beautés de tout premier ordre que nous avons maintes fois saluées au passage dans des œuvres de moindre envergure et de facture infiniment supérieure. *Hamlet*, quoi qu'il en soit, nous a fourni l'occasion d'entendre Manoury. De tous les barytons d'opéra que nous avons vu défiler depuis longtemps, c'est le meilleur, selon moi. Plait-il généralement? Non. Pourquoi? Parce qu'il chante trop et qu'il ne braille pas assez. Manoury, en effet, sans se préoccuper du plus ou moins de son qu'il émettra, phrase admirablement, sobriement, s'attachant surtout à l'expression, donnant la force voulue, n'outrant ni ne diminuant rien, ne gueslant jamais à propos de notes, et n'immolant point au mauvais goût de certains auditeurs le sentiment bien exact qui doit animer chacune de ses notes. Pour notre part, nous nous déclarons contents du procédé, et nous voudrions toujours qu'il en fût ainsi. Le chanteur qui sait dire est préférable à celui qui ne sait que hurler; l'un récréé, l'autre fatigue. Je félicite donc Manoury de sa réserve très artistique; il triomphera, par la stricte observance des excellents moyens qu'il emploie, de la turbulente exubérance d'une minorité trop amie du tapage vocal, et se fera certainement entendre à force de se faire écouter. L'accueil peu enthousiaste du public a vaguement influencé son deuxième début dans les *Huguenots*. Néanmoins, sa dernière épreuve, qu'il aura lieu, je crois, dans la *Favorite*, sera victorieuse, j'ose le prédire, et je me trompe rarement. Le rôle d'Ophélie a rencontré chez M. Jacob une ravissante interprète; sa mollesse naturelle la servie, appliquée, du reste, au personnage tout de langueur extatique et de passion contenue. Nous avons perdu Queyrel, basse noble. Il est remplacé par M. Bourgeois. La succession est lourde; le nouveau venu la recueillera-t-il? Espérons-le. En attendant, il a été *cueilli*, mot technique, argot de coulisse, synonyme de *hué*, *chuté*. Cette manifestation était inévitable; elle visait plutôt le prédecesseur regretté que le successeur encore inconnu. M. Bourgeois ne mérite assurément « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ». Sorti, il y a deux ans, du conservatoire de Lyon, il a débuté avec succès dans quelques villes importantes, notamment à Toulouse, patrie des beaux organes, où le sien tenait sa petite place. La voix est pleine, nourrie, agréable. Ce qui lui manque, et ce qu'il acquerra, sans doute, c'est l'autorité dont Queyrel se trouvait amplement pourvu. Souhaitons-lui donc bonne chance. Il en est digne à tous égards. Et voilà pour le Grand-Théâtre *Hérodiade* est prêt. On n'attend plus que les décors. Prochainement, l'*Africaine*, avec Massard, qui ignorait absolument la partition, qui a appris son rôle en quelques jours et qui va s'y tailler un de ces triomphes dont on parlera dans Lanterneau.

Aux Célestins, rien de nouveau. Antoinette *Rigaudi* va son train, tout doucement. Succès d'estime et d'interprétation. Notre scène dramatique nous ménage une surprise. On y monte ou pour mieux dire on va monter les *Pommes d'Or*, féerie en je ne sais combien de tableaux. Et Dieu sait quel luxe de décors, de costumes, de trucs, de machineries de toute espèce et de tout calibre y sera déployé. *Great attraction!* comme disent les Anglais. C'est là ce que je vous cachais l'autre jour. Vous le savez maintenant, et vous en saurez bientôt plus long quand je serai moi-même au courant d'une foule de jolis détails entourés présentement du plus profond mystère. A la semaine prochaine le compte rendu circonstancié de l'*Arlesienne*, dont la première reste fixée à mardi sur la scène du Grand-Théâtre.

Gaston.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

Nous demandons un correspondant théâtral dans les villes suivantes: Nice, Cette, St-Etienne, Marseille, Valence et Grenoble. — Nous remettons à chacun une carte leur donnant droit d'entrée dans tous les théâtres et concerts.

passés en revue dans ce recueil de poésies, où le vers lestement troussé est toujours piquant et parfois révélateur.

Nous en détachons les passages suivants:

JACOB  
PREMIÈRE CHANTEUSE LÉGÈRE D'OPÉRA  
— Laisse-moi, laisse-moi contempler ton visage!  
Ainsi soupire Faust, au comble du bonheur,  
Tandis que Méphisto, l'odieux saboteur,  
Reluque effrontément ton opulent corsage,  
De l'homme ou du démon lequel est le plus sage,  
Je ne sais qu'en penser, ma parole d'honneur.  
— Laisse-moi contempler ton visage!  
Ainsi soupire Faust au comble du bonheur.  
A la pâle clarté de Phœbé qui voyage  
Au milieu des champs d'or comme le moissonneur,  
Souris à Méphisto caché sous le feuillage,  
Et, détournant de Faust ton regard soupçonneur,  
Laisse-le, laisse-le... dégraisser ton corsage.

DE VILLIERS  
COUQUETTE JEUNE PREMIÈRE  
A son char tri-phaéton sont venus s'atteler  
Quelques bons jeunes gens dont le sort m'intéresse,  
Car ou ne prend d'années pareille fortresse  
Qu'en la faisant démenteler.  
ALPH. V.

Une société dont le but est de venir en aide aux jeunes auteurs, peintres, artistes dramatiques et autres est en formation à Lyon, sous le nom de « la Gaîté Gauloise ».

Tous nos vœux de prospérité sont acquis à cette œuvre dont le but est vraiment utile et intéressant. Le siège de la société est situé, 15, rue de la Charité.

Nous en reparlerons dans notre prochain numéro. O. Fréville.

REVUE DES CIRQUES ET CONCERTS

GRAND CIRQUE CONTINENTAL  
C'était samedi qu'avait lieu, au Cirque Continental, devant une salle comble, le nouveau travail de l'éléphant Jock, la promenade en vélocipède; exercice très surprenant, et le plus fort que l'on soit arrivé à faire faire à un animal, et surtout à un éléphant, le public en est émerveillé. Nos sincères compliments à leur habile dompteur, M. Sam Lockart. Le clown Footitt, du Cirque Covent-Garden de Londres, et dernièrement de l'Hippodrome de Paris, a remporté un succès, du reste bien mérité, ainsi que miss Maigauth, écuyère de première force. Ottey, clown désopilant dans son genre: Miss O'ga a été très applaudie dans l'aérolithe, saut vertigineux exécuté du haut de la coupole du cirque en traversant un cercle de 40 poignards. La représentation s'est terminée par le travail aérien des deux papillons noir et blanc, qui ont remporté, jusqu'à présent un grand succès; les célèbres gymnasiarques, les Pavésini, les quatre Puletiti, etc., ont aussi partagé les bravos du public. En somme, brillante représentation qui n'est que le prélude d'autres encore plus brillantes, car on nous annonce une foule de débuts.

GRAND CIRQUE RANCY  
Le Cirque Rancy, qui ne recule devant aucun sacrifice pour mériter les faveurs du public lyonnais, nous ménage une surprise à chaque représentation. Tous les soirs, le spectacle, déjà si attrayant et si varié, est terminé par *Cendrillon* ou la *Pantoufle de terre*, cette grande féerie qui, l'an dernier, faisait toujours salle comble. Trucs, costumes, ballets, mise en scène, rien n'a été négligé. Tout est réglé avec le meilleur goût. Ajoutez à ce bouquet le clown Karl et sa suite, les tableaux hippopoliques par sept chevaux russes et un poney, les trois Onzella, dans leurs exercices sur les barres fixes, le splendide cheval *Franco-Tireur*, dressé en haute école par M. Alph. Rancy, les six sœurs Mateaux, les reines du tapis, les gymnasiarques Nestor et Venoa, dans leur travail aérien, etc., une bonne musique dirigée par M. Clouet, un buffet bien installé, des places confortables, voilà de quoi passer une excellente soirée. Toutes nos félicitations à M. Rancy et à son intelli gent régisseur, M. Georges Huachot.

Nous rappelons au public que la clôture du cirque aura lieu le lundi 16 novembre pour réparations et aménagements intérieurs. A cette dernière représentation, M. Rancy offrira une tombola gratuite, compo ée d'une voiture à deux roues, dite trotteuse hollandaise, style Louis XV, visible tous les soirs dans les écuries du Cirque. Le vaste établissement de l'avenue de Saxe sera, ce jour-là, trop petit pour contenir tous les spectateurs qui voudront tenter la fortune tout en passant trois heures délicieuses.

CASINO DES ARTS  
Le succès des soirées du Casino va toujours croissant, chaque soir; un public nombreux et choisi envahit les places de la salle de la République, qui serait utile de tripler avec de tels éléments d'attraction.

C'est d'abord Bourgué, le gai comique parisien, qui, dans ses nouvelles créations, soulève des tonnerres d'applaudissements. Ce soir, il chantera les meilleurs morceaux de son répertoire nouveau. Les sœurs Lesuur, les charmantes danseuses de la troupe, obtiennent un franc succès dans le choix varié de leurs danses.

Le Cirque *Ponger's*, l'étonnante bouffonnerie que tout Lyon connaît et dont on ne se lasse pas, soulève toujours de prodigieux éclats de rire, à côté de la nouvelle pièce, *Guignol revu et corrigé*, par MM. Volay et Vital.

SCALA-BOUFFES  
Tous les soirs, salle comble pour la grande pièce patriotique et locale de *Guignol-Revu*; chaque pas sage saillant est souligné par les applaudissements de la salle entière; c'est décidément un grand succès qui promet de tenir longtemps l'affiche.

Mardi, scène nouvelle et imitations des principaux artistes des Célestins, par la petite Henri (M<sup>me</sup> Bel-liard, dans *Nicoche*; Simon Jalsbert, dans la scène du *delirium tremens* de l'*Assommoir*, et Gerbert, dans *Ruy Blas*). Nous pouvons prédire un grand succès à ce petit prodige de l'art dramatique.

Montalb.  
A dater de ce jour, un de nos collaborateurs sera spécialement attaché au service des cafés-concerts, dont il donnera un compte rendu détaillé.

PENSÉES DES AUTRES

La femme la plus amoureuse a toujours un second amour dans le chemin du cœur.

Contre la force, il n'y a pas de résistance. Jeanne la blonde dit le contraire: Contre la résistance, il n'y a pas de force.

La femme galante est un billet en circulation qui prend d'autant plus de valeur qu'on y lit plus de signatures.

L'idéal d'un condamné à mort, c'est la grâce et non la beauté.

La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a, dit un proverbe. Quelle bêtise! Elle donne ce qu'elle n'a pas: l'amour.

Il en est souvent des femmes comme de l'argent, on les prend pour les mettre de côté. J. Vatiés.

Nice. — Une rencontre au pistolet vient d'avoir lieu entre M. Victor Emmanuel, rédacteur du *Monde Élegant* de Nice, et M. Paul Dreyfus. Après deux balles échangées sans résultat, les témoins ont mis fin au combat.

CHARADE  
Plus d'un auteur, dans mon entier  
A dit des choses inutiles,  
Plus d'un sage, dans mon premier,  
Admire la nature et méprise les villes;  
Plus d'un traitre, sur mon dernier,  
Cacha par un baiser mille projets hostiles.

ÉNIGME  
Je suis, ami lecteur, un étrange animal,  
Souvent je fais du bien et plus souvent du mal.  
De l'homme, esclave né,  
Je lui donne la loi,  
En secouant un joug trop onéreux pour moi,  
Je dompte la nature et vaincs ma destinée,  
Écuel inévitable aux plus fougueux guerriers,  
Je fus presque toujours le tombeau de leur gloire,  
Et je pourrais citer plus d'un héros d'histoire  
Qui, rampants à mes pieds,  
Vit de ses faiblesses moins échapper la victoire  
Et lécher ses lauriers.  
Rendez de mes exploits la mémoire nouvelle:  
Hercule, et vous, Antoine, infortuné Romain,  
Sans moi vous seriez morts les armes à la main.  
Egalement funeste à la plus belle,  
Par moi Condé, Turénne, infidèles sujets,  
Ont osé de leur roi trahir les intérêts,  
Je fais au philosophe oublier la sagesse,  
Et je change souvent les vertus en faiblesses.  
Quels exploits, diras-tu, que de corrompre tout.  
Arrête! Écoute-moi, lecteur, jusqu'au bout.  
Ce que perd à mes yeux le héros de sa gloire,  
Est le prix de la mienneté et comme ma victoire.  
Et pour moi si lui fait une idylle, il  
C'est immortel et sa honte et sa beauté.  
Ah! j'ai trop parlé, tu me tiens et peut-être...  
Que veux-tu, cher lecteur, c'est mon défaut mignon.  
Si tu ne sais pas encore quel est mon nom,  
A ce dernier trait seul, peut-être me connaître.  
Écoute, plus qu'un mot, de grâce et de bien!  
Par hasard n'est-ce pas...? Ah!...

SOLUTIONS DU NUMÉRO PRÉ  
Charade..... Fard  
Logographe..... Hiver.

Ont trouvé les solutions: Pietro, Jules Tonkin, un amoureux de A. Amour, l'Amour et Mélasse, Niana et A. Amour, Richard, dit Lamontemp, les Compagnons de Fan-fan, une triste, deux abrutis ch Z Dupuis, l'abbé Tise, G.-B. Zephyr, Raoul, un gaz lent, Leo Nidas, mon âme en peine, Tispiti, Disciple de M. Ampère, Caniche et F. Isquet, Zacharias et Jacobi du 6<sup>e</sup> d'artillerie.

PETITE CORRESPONDANCE  
J. César: Plus tard insérerons. — Raoul: Merci, mais trop long pour échos. — Cligot: Merci, utiliserez — Marie Ca. audin: Très bien, comptons sur vous, envoyez échos. — S. B.: Fort bien, continuez. — Un journaliste en herbe: Merci, expliquez mieux. — Une triste, merci, trop simple. — G. B. Zephyr: Oui, mais évitez personnalité masculine. — Leo Nidas: Très bien, continuez, plus tard insérerons. — C. M.: fort bien, merci, comptons sur votre collaboration continuelle.

Nous rappelons à nos lecteurs que toute correspondance doit nous parvenir le dimanche soir au plus tard.

BULLEIN FINANCIER  
Paris, 7 novembre 1885

Depuis le commencement de la semaine, la spéculation a déterminé un affaiblissement général des cours, mais les achats du comptant s'opèrent d'une manière satisfaisante.

L'Amortissable à 79 50.  
Le 4 1/2 à 107 87 coupon détaché.  
Le Crédit foncier est bien tenu, 1293 francs. Dans sa séance du 4 novembre, le conseil d'administration a autorisé pour 9,609,884 francs de prêt nouveaux.

Les Obligations Foncières et Communales sont toujours très recherchées.  
La Société générale reste ferme à 450 francs. L'un des motifs d'épargne les plus utiles est sans contredit l'assurance sur la Vie. On a calculé qu'un capitaliste qui plaçait à partir de 25 ans une somme de 500 francs par an et devait mettre 26 ans sans aucune interruption pour réaliser un capital de 20,000 francs.

L'homme prévoyant de 25 ans, qui consent à payer une prime de 500 francs par an à partir de 25 ans, a tout de suite une police d'assurance sur la Vie qui garantit à sa famille 20,000 francs quelle que soit la date de son décès. La différence des deux situations est caractéristique.

Dans tous les cas, c'est à une Compagnie française que nous devons nous adresser pour souscrire une police d'assurance. Elle fait valoir en France les capitaux qu'on lui remet et ses emplois de fonds servent au crédit national. En s'adressant à une compagnie étrangère, on expose les capitaux français, on ne fait bénéficier l'étranger. Cette raison doit suffire à déterminer les préférences des assurés et des rentiers en faveur des Compagnies françaises.

On signale l'obligation du Crédit colonial Argentin qui est demandée à 251 25.  
Les actions des Chemins de fer français sont calmes.

CRISPI.  
Le Gérant, Ph. BÉRIEL  
Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52

NOS THÉÂTRES

Hamlet a fait sa réapparition chez nous. Je goûte peu cet opéra, bien que j'estime fort son auteur. Mais, que voulez-vous? Tout le monde n'est pas doué comme Rossini, par exemple, qui écrivait aussi heureusement le *Barbier de Guil-laume*, le *Comte Ory*, que *Moïse*, la *Gazza Ladra* que *Sémiramis*, qui, dans deux œuvres disparates, prodiguait le même talent. dépensait le même génie. J'aime le *Cid*, le *Songe d'une Nuit d'été*, le *Carnaval de Venise*. Ambroise Thomas s'y meut à l'aise, c'est là son élément, sa manière vraie, qui séduit, charme, s'impose à tous; j'aime aussi *Mignon*, du même, traité de

NOUVELLES ARTISTIQUES

M<sup>me</sup> Grizier Montbazou, l'ancienne pensionnaire du théâtre des Célestins est en ce moment à Bruxelles au théâtre des Galeries-St-Hubert, où elle joue dans les *Petits Mousquetaires*. Nous signalons aux amateurs de théâtre et de jolis vers l'apparition d'une petite plaquette fort amusante: «*Sur les Planches*», due à M. Raoul Cinoh, un de nos confrères de la presse lyonnaise. Tous les artistes de nos deux scènes: chanteurs, comédiens, musiciens et danseurs sont

# GRANDE TAVERNE ANGLAISE

PROCHAINEMENT  
INAUGURATION DU SERVICE A LA BRETONNE

BAISSE DE PRIX SUR TOUTES LES CONSOMMATIONS

Huitres, Escargots, Soupe au fromage, Jambon, Saucisses, Choucroute, etc.

LYON - 8, Rue du Bât-d'Argent, 8 - LYON

## EN 12 LECONS

M. MULLER, 3, rue des Célestins, garantit (par une méthode dont il est l'inventeur), une très belle écriture.

M. MULLER est professeur d'anglais, d'allemand, d'espagnol et d'italien, etc.

3, Rue des Célestins, 3

## MALADIES SECRÈTES

Guérison prompte et sans retour

PAR LA

TISANE SÈCHE DÉPURATIVE

2 francs

ET LES CAPSULES COURNIER

Dépôt, pharmacie Condamine, rue Stella, 5, et rue Grôlée, 48.

## CHOCOLATS & CACAOS

Supérieurs

# C<sup>IE</sup> D'ORIENT

PRE LORAS & C<sup>IE</sup>

5, r. Gentil, r. Neuve, 6

22 Variétés de bonbons chocolat pour cadeaux, desserts et soirées  
BOÎTES DE LUXE ET ARTISTIQUES

## F<sup>QUE</sup> DE CHAPEAUX

CHAPELLERIE

# DES NÉGOCIANTS

Rue de l'Hotel-de-Ville, 52

ANGLE DE LA RUE DUBOIS

POYARD F<sup>RES</sup>

## AU JOCKEY-CLUB

CHAPELLERIE ANGLAISE  
SPÉCIALITÉ DE GRANDE LIVRÉE

LYON

67, Rue de la République, 67



MAISON D'ACCOUCHEMENT

M<sup>LE</sup> JEANNIN

Sage-Femme Jurée

TIENT DES PENSIONNAIRES

SOINS ASSIDUS, DISCRETION

Consultations et Renseignements

PAR CORRESPONDANCE

3, Rue de la Platière, LYON

CÉLÉBRITÉ PARISIENNE

M<sup>ME</sup> MARGUERITA

PRÉDIT L'AVENIR

Par les Cartes et la Main  
AUSSI PAR CORRESPONDANCE

Reçoit de 8 h. du matin à 6 h. du soir

132, Rue Pierre-Corneille, au 1<sup>er</sup>



EMPRUNT A LOTS

DE LA

## VILLE DE BARLETTA

Autorisé et garanti par décret royal de 1870 pour la construction du nouveau port

GARANTIES. — Cet emprunt offre des garanties de premier ordre telles que : 1<sup>re</sup> Une hypothèque sur les biens appartenant à la ville de Barletta, qui se montent à 20 millions. — 2<sup>o</sup> Une hypothèque sur toutes les recettes ordinaires et extraordinaires. — 3<sup>o</sup> Un dépôt de 350,000 lires de rente annuelle et durant jusqu'à l'extinction de l'emprunt.

Un lot est garanti au minimum de francs 35 au maximum de 2 millions. En outre, chaque acquéreur a toujours le remboursement de la somme déboursée garantie, parce que chaque obligation est remboursable à 400 francs, soit 35 francs pour le lot garanti et 65 francs pour le remboursement de la somme payée.

Les obligations de la ville de Barletta sont établies d'une façon spéciale pour gagner de gros lots, vu que chaque obligation concourt continuellement, même après avoir gagné un ou plusieurs lots, à tous les tirages qui auront lieu jusqu'à l'extinction de l'emprunt, de sorte que chaque obligation a la possibilité de gagner jusqu'à 300 lots qui s'élevaient à la somme de 5 millions de francs.

QUATRE TIRAGES PAR AN

20 Février. — 20 Mai. — 20 Août. — 20 Novembre

dans lesquels se tirent 140.000 lots montant à la somme de TRENTE MILLIONS

parmi lesquels divers lots de

2 Millions — 1 Million — 500,000 — 250,000 — 100,000 — 50,000 — 20,000, etc.

Les lots sont payés le lendemain du tirage et au comptant, dans toutes les parties du monde, avec le plus grand secret.

PRIX D'ÉMISSION. — Les obligations au porteur, originales, définitives, qui concourent aux lots des 160 tirages, avec tous les détails en français, italien et allemand et la signature de la municipalité de Barletta, se vendent au comptant soixante-cinq francs chacune.

On peut aussi obtenir les mêmes obligations à terme à 90 francs, avec la faculté de les solder de la manière suivante : 40 francs à la souscription des obligations et le solde de 80 francs en 16 versements de 5 francs chacun, payable la première semaine de chaque mois, à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1886, et l'acheteur concourt immédiatement aux sursis tirages et aux suivants de la même manière et avec les mêmes droits comme s'il avait effectué le paiement en entier, avec la faculté de pouvoir, à sa convenance, anticiper un ou plusieurs versements.

Chaque acheteur recevra en prime un billet de la LOTERIE D'ANVERS (tirage, 25 novembre), avec premier gros lot de cent mille francs ainsi que 6,000 autres lots de fr. 50,000, 20,000, etc.

Il n'y a, ni en Italie ni en Europe, un emprunt à lots qui puisse lutter avec celui de Barletta. Car il est le seul qui ait un nombre aussi colossal de lots, et enfin il est le seul qui présente les plus grandes et continuelles probabilités de gain, et enfin, il est le meilleur parmi tous les emprunts, par ses garanties solides et indiscutables, par ses avantages garantis aux porteurs d'obligations qui gagnant ou non, retirent le capital déboursé.

La souscription est ouverte jusqu'au 19 novembre, auprès de la Banque CROCE frères de feu Marius, à Gènes, 32, place St-Georges (Italie).

Ouverture de crédits et escompte de billets aux clients.

Sont aussi acceptés en paiement les timbres-poste français, bons sur la poste pour l'intérieur de la France et obligations Communales.

Envoi gratis de la liste complète des numéros gagnants.

La prime de 100,000 fr. du tirage du 20 février 1884, gagnée par un des lots vendus en France n'ayant pas encore été réclamée, le détenteur du lot gagnant est préemptoirement prévenu que, le mois de novembre courant écoulé, il va être déchu du droit de vérification de ses séries et numéros tout en tombant sous les dispositions et arrêts de la loi italienne à ce sujet.

Le courrier arrive en Italie en 36 heures.

(H 25 T.)

## FABRIQUE DE LINGERIE

GROS ET DÉTAIL

V<sup>VE</sup> MAZAIRA

GROS ET DÉTAIL

19, Cours Gambetta - LYON - Cours Gambetta, 19,

ARTICLES DE BLANC, TROUSSEAUX & LAYETTES, MOUCHOIRS DE POCHE CHOLLET & FANTAISIE

Broderies, Dentelles, Rubans et Velours

SPÉCIALITÉ DE BONNETS, COLS ET PARURES

COMMISSION - EXPORTATION

19, Cours Gambetta - LYON - Cours Gambetta, 19

## A LA PETITE MIONNE

LYON - Rue Terme, 21 - LYON

SUCCURSALE : Rue de la Barre, 21

ANGLE DU QUAI DE L'HOPITAL

CHAPEAUX GARNIS

POUR DAMES

FILLETES ET GARÇONS

Depuis 3 fr. 60

Seule MAISON vendant au DÉTAIL le prix du GROS

FLEURS ET PLUMES

Arbustes pour Salons

COIFFURES POUR MARIÉES

FOURNITURES P<sup>ES</sup> DAMES

RIVIER S<sup>ŒURS</sup>

Rue de l'Hotel-de-Ville, 80

ET

Rue Centrale

43

LYON

GRANDE CHAPELLERIE

Grand choix

DE

CHAPEAUX

COIFFURES

en toutes sortes

pour

Hommes, Dames et Enfants

PRIX EXCEPTIONNEL

## M<sup>ME</sup> CLAUDIA

11, rue Cuvier, au 2<sup>me</sup>

Avenir par les cartes et la main

SOMNAMBULE EXTRA-LUCIDE

Renseignements sur les maladies

VISIBLE TOUS LES JOURS

11, rue Cuvier, 11, au 2<sup>me</sup>

LYON

## TEINTURE INSTANTANÉE



Pour Cheveux et Barbe pour toutes les nuances, sans lavage ni préparation, trois fois mélangé par le Jury médical.

GALLIN-MARTEL, chimiste-herboriste, rue Quatre-Chapeaux, 16 et 17, à Lyon, chez tous les coiffeurs et parfumeurs.

Envoi franco contre 1 fr. 50. Le 1/2 flacon 6 fr. 50

EAU SUÉDOISE POUR BLONDIR LES CHEVEUX

# LAINES ET COTONS

A TRICOTER ET AU CROCHET

BONNETERIE, LAINE FANTAISIE, SPÉCIALITÉ D'ARTICLES AU CROCHET

DÉTAIL AU PRIX DU GROS

## A. ROYANÉ

DÉTAIL AU PRIX DU GROS

LYON - 1, Rue de la Préfecture, 1 - LYON

VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS ET SUR MESURE  
**A LA BELLE FERMIERE**

PARDESSUS RECLAME 15 FR.

Rue de la République, 50 et rue Confort 15

PARDESSUS

COSTUMES COMPLETS ET PARDESSUS A DES PRIX SURPRENANTS